Ami du Clergé du 10 septembre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la Nativité de la Sainte Vierge. — I. Marie et les vertus théologales, 529. — II. La dignité du nom de Marie, 531.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LIII. *15e Dim. après la Pentecôte :* La résurrection du fils de la veuve de Naïm, 533. — LIV. *16e Dimanche :* Une leçon de charité, de religion et de modestie, 535. — LV. *17e Dimanche :* La loi d'amour promulguée par Jésus, 536.
Neuvaine préparatoire à la fête d'un Saint. — III. Grandeurs du chrétien : Noblesse de cœur, 538. — IV. Privilèges du chrétien : Richesse et force, 540.
Les personnages évangéliques. — LXXIX. La femme adultère et la Samaritaine, 542.

POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

I

MARIE ET LES VERTUS THÉOLOGALES

Mes frères,

Pendant des milliers d'années, la malédiction divine a pesé sur le genre humain : l'homme était maintenu par la crainte dans le chemin du devoir et durement châtié quand il s'en écartait ; Dieu apparaissait à tous comme le maître dont il était dangereux de transgresser les ordres. Cependant les prophètes entretenaient, dans le petit peuple d'Israël, les promesses messianiques, annonçaient un Sauveur qui devait obtenir, par son expiation, le pardon du péché et faire descendre sur toutes les nations les bénédictions divines. Les temps sont maintenant accomplis et Marie apporte au monde, par son fils Jésus, ces trois choses précieuses entre toutes : la vérité, l'espérance et l'amour.

I. — *La vérité et la foi*

Moïse, aux premiers chapitres de la Genèse, nous montre Dieu visitant dans le paradis terrestre nos premiers parents et conversant avec eux familièrement ; ceci ne nous étonne qu'à moitié, puisque nous savons qu'ils étaient enfants de Dieu et que leur destinée était de partager la gloire et la béatitude divines. Mais après le péché, ils sont exilés du paradis de délices, et Dieu les abandonne à leur triste sort, sur la terre qui ne produit que des ronces et des épines.

Dès lors, leurs belles connaissances et leur science merveilleuse du monde s'affaiblissent et diminuent comme un flambeau qui s'éteint. Ils ont peine à se reconnaître et à se tirer d'affaire dans le bouleversement qui a troublé leur paisible existence ; la dure loi du travail, de la fatigue et de la douleur les absorbe tout entiers pour l'obtention du pain quotidien ; leur esprit n'a plus ni les loisirs ni l'acuité nécessaires pour scruter la vérité, et les hommes deviennent des sauvages et des barbares.

C'est l'histoire authentique de toute l'humanité : lentement, les hommes montent des fonds de la barbarie vers les hautes sphères de la civilisation ; peu à peu les outils se perfectionnent, les talents se développent, des génies se font jour, des inventions plus ou moins surprenantes et fécondes viennent à la lumière ; les conditions de la vie humaine changent à une cadence plus ou moins rapide, tandis que les esprits s'enrichissent d'idées nouvelles et s'intéressent aux beautés artistiques et morales. Un instant même, devant ces merveilleuses transformations, les sociétés croient pouvoir braver les châtiments divins : on s'imagine que le progrès et la science pourront rendre à l'humanité le paradis perdu.

Mais qu'arrive-t-il ? Nous sommes actuellement aux premières loges pour voir le dénouement de ce drame dont l'issue s'annonçait si magnifique : il arrive que la science, comme la tour de Babel, à force de vouloir s'élever, tombe dans l'utopie, dans l'erreur et l'égarement ; il arrive que le progrès, à force de produire du nouveau, se trouve acculé au repos obligatoire, c'est-à-dire au manque de travail, et donc de gagne-pain, et à la paralysie des énergies et des ressources ; il arrive que les hommes, assoiffés de plaisir et habitués à leurs aises, mais déçus dans leurs convoitises, en viennent à la jalousie et à la haine, ferment de révolutions et de guerre. Et la parole de l'Evangile se vérifie pour ces nations : leur deuxième état devient pire que le premier ; en effet, ils retombent dans une situation d'autant plus triste et plus insupportable qu'on les avait accoutumés à une certaine aisance et qu'on leur avait promis une félicité sans limites. C'est là l'histoire du monde : on découvre à l'heure actuelle, dans des régions aujourd'hui désolées et revenues à la barbarie, les vestiges et les témoins d'une civilisation qui fait rêver les savants du xx^{e} siècle.

Tels les Israélites errant dans le désert pendant quarante années, l'humanité est errante à travers le monde ; elle cherche la vérité, la prospérité, le bonheur, le paradis perdu ; un instant, elle croit le saisir, elle le voit déjà en imagination, puis tout s'écroule au moment où elle s'y attend le moins ; et les philosophes, les politiciens, les hommes d'Etat cherchent en vain la solution des difficultés. Tant il est vrai que Dieu est la vérité et que loin de lui c'est le règne des ténèbres et de la mort.

Or, au milieu de ces ténèbres du paganisme, la naissance de Marie nous apparaît comme une aube radieuse, resplendissante de clarté, comme l'aube du grand jour qui ne connaît pas de soir. En effet, encore quelques années seulement d'attente, et Jésus viendra à son tour, donné au monde par Marie ; et il dira : « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les

au Seigneur et que les cérémonies obligatoires avaient été dûment remplies. Puis tout un ensemble de dîmes, c'est-à-dire d'impôts, avait été prévu au profit du Temple et de ses ministres. Comme le nom même l'indique, ces dîmes représentaient la dixième partie de certaines récoltes. Quelques-unes étaient payées en argent; mais la plupart étaient versées en nature. Leur total représentait une valeur considérable.

On sait que l'ensemble de revenus strictement affectés au Temple lui même était si énorme qu'il explique facilement les dépenses somptuaires qui faisaient de cet édifice une des merveilles les plus célèbres de l'univers. Les ressources des lévites suffisaient, d'autre part, à leur assurer une confortable aisance. Et durant de longs mois où ils étaient libres de tout service, ils pouvaient encore ajouter à cela le produit de leurs travaux divers. Aussi ne trouvons-nous, dans les Livres sacrés, aucune trace de récriminations de principe à ce sujet.

III

La première charge des prêtres hébreux était d'offrir les sacrifices. Ceux-ci étaient fort nombreux et leurs modalités variaient suivant les circonstances : les uns servaient d'expiation, d'autres d'actions de grâces. Il y en avait pour les fêtes solennelles, que les lévites annonçaient en sonnant des trompettes sacrées, pour la naissance des enfants et pour la purification des mères. Certains étaient offerts au nom de la nation entière, beaucoup venaient d'initiatives privées. La plupart consistaient en l'immolation sanglante d'animaux, mais il y avait aussi des oblations d'huile, de vin ou de farine.

Sous ces modalités différentes, le principe restait toujours le même. Le possesseur d'un animal ou d'une chose transférait volontairement sa propriété entre les mains du Seigneur, maître souverain de tout ce qui existe, d'abord en signe d'adoration et d'hommage, puis en vue de telle fin particulière, comme la rémission de ses péchés ou l'obtention d'une faveur. Le sacrifice se décomposait en deux parties essentielles : l'offrande de la victime, puis sa destruction partielle ou totale, selon les cas.

Souvent, le rite imposait que le donateur du bélier, du bœuf ou du veau présenté au Seigneur plaçât sa main sur la tête de l'animal comme pour rejeter sur lui ses péchés ou au contraire s'identifier symboliquement avec lui. Puis il égorgeait lui-même la bête; mais, à partir de ce moment, son action était terminée. Un prêtre venait auprès de lui et recueillait le sang dans une coupe. Il en arrosait ensuite l'autel et les chairs une fois dépecées étaient, au moins en partie, brûlées sur la table consacrée. De temps à autre, les cendres qui s'accumulaient au point de devenir encombrantes, étaient respectueusement transportées en un endroit convenable et désert.

Les sacrifices de l'Ancienne Loi, en plus de leur signification propre, avaient aussi un sens symbolique : ils préfiguraient l'immolation suprême, la seule qui possède par elle-même une infinie valeur surnaturelle : celle de Notre-Seigneur sur le Golgotha. Mais il n'est pas besoin de démontrer que le rôle du prêtre hébreu, dans cet acte, était beaucoup plus réduit que celui du prêtre catholique qui n'annonce pas la mort de la grande Victime, mais qui reproduit, ou plutôt continue, quoique d'une manière non sanglante, le drame immortel de la croix. Leur tâche était néanmoins assez haute pour mériter d'être remplie avec le plus grand respect et le Seigneur intervint lui-même, plus d'une fois, pour punir ceux de ses ministres qui s'étaient rendus coupables d'une négligence trop grave.

Le plus ancien de ces châtiments, et l'un des plus terribles, frappa deux fils du premier grand-prêtre. Nadab et Abiu, enfants d'Aaron, en présentant des aromates à l'autel des parfums, commirent la faute de remplir leurs encensoirs, non pas avec du feu sacré qui ne s'éteignait jamais, mais avec des charbons extraits d'un foyer vulgaire. Aussitôt une flamme miraculeuse les dévora devant le tabernacle même. Moïse se chargea de tirer la leçon qui se dégageait d'un exemple aussi redoutable. Il avertit son frère que le Seigneur avait voulu « être sanctifié dans ceux qui l'approchent et glorifié devant tout le peuple. » Bien plus, il interdit au père en deuil et à ses autres fils de sortir de l'enceinte sacrée pour assister à l'ensevelissement des malheureux.

L'endurcissement des Juifs était tel que cet avertissement n'empêcha pas, quelque temps après, deux frères des coupables, Eléazar et Ithamar, de méconnaître les règles obligatoires pour l'immolation d'un bouc « offert pour le péché. » Comme leur crime était moins grand, ils en furent quittes pour une sévère réprimande. Mais des incidents d'un même genre devaient se renouveler maintes fois par la suite des siècles, et nous en retrouvons parfois l'écho dans les reproches véhéments des prophètes. Pour la gloire de son Père et le bien de l'humanité, il fallait vraiment que Jésus substituât à ces organismes inférieurs l'austère et glorieux sacerdoce chrétien.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 augusti 1936.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 10 septembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Nativité de la Sainte Vierge. — I. Marie et les vertus théologales, 529. — II. La dignité du nom de Marie, 531.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LIII. *15° Dim. après la Pentecôte :* La résurrection du fils de la veuve de Naïm, 533. — LIV. *16° Dimanche :* Une leçon de charité, de religion et de modestie, 535. — LV. *17° Dimanche :* La loi d'amour promulguée par Jésus, 536.
Neuvaine préparatoire à la fête d'un Saint. — III. Grandeurs du chrétien : Noblesse de cœur, 538. — IV. Privilèges du chrétien : Richesse et force, 540.
Les personnages évangéliques. — LXXIX. La femme adultère et la Samaritaine, 542.

POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

I

MARIE ET LES VERTUS THÉOLOGALES

Mes frères,

Pendant des milliers d'années, la malédiction divine a pesé sur le genre humain : l'homme était maintenu par la crainte dans le chemin du devoir et durement châtié quand il s'en écartait ; Dieu apparaissait à tous comme le maître dont il était dangereux de transgresser les ordres. Cependant les prophètes entretenaient, dans le petit peuple d'Israël, les promesses messianiques, annonçaient un Sauveur qui devait obtenir, par son expiation, le pardon du péché et faire descendre sur toutes les nations les bénédictions divines. Les temps sont maintenant accomplis et Marie apporte au monde, par son fils Jésus, ces trois choses précieuses entre toutes : la vérité, l'espérance et l'amour.

I. — *La vérité et la foi*

Moïse, aux premiers chapitres de la Genèse, nous montre Dieu visitant dans le paradis terrestre nos premiers parents et conversant avec eux familièrement ; ceci ne nous étonne qu'à moitié, puisque nous savons qu'ils étaient enfants de Dieu et que leur destinée était de partager la gloire et la béatitude divines. Mais après le péché, ils sont exilés du paradis de délices, et Dieu les abandonne à leur triste sort, sur la terre qui ne produit que des ronces et des épines.

Dès lors, leurs belles connaissances et leur science merveilleuse du monde s'affaiblissent et diminuent comme un flambeau qui s'éteint. Ils ont peine à se reconnaître et à se tirer d'affaire dans le bouleversement qui a troublé leur paisible existence ; la dure loi du travail, de la fatigue et de la douleur les absorbe tout entiers pour l'obtention du pain quotidien ; leur esprit n'a plus ni les loisirs ni l'acuité nécessaires pour scruter la vérité, et les hommes deviennent des sauvages et des barbares.

C'est l'histoire authentique de toute l'humanité : lentement, les hommes montent des fonds de la barbarie vers les hautes sphères de la civilisation ; peu à peu les outils se perfectionnent, les talents se développent, des génies se font jour, des inventions plus ou moins surprenantes et fécondes viennent à la lumière ; les conditions de la vie humaine changent à une cadence plus ou moins rapide, tandis que les esprits s'enrichissent d'idées nouvelles et s'intéressent aux beautés artistiques et morales. Un instant même, devant ces merveilleuses transformations, les sociétés croient pouvoir braver les châtiments divins : on s'imagine que le progrès et la science pourront rendre à l'humanité le paradis perdu.

Mais qu'arrive-t-il ? Nous sommes actuellement aux premières loges pour voir le dénouement de ce drame dont l'issue s'annonçait si magnifique : il arrive que la science, comme la tour de Babel, à force de vouloir s'élever, tombe dans l'utopie, dans l'erreur et l'égarement ; il arrive que le progrès, à force de produire du nouveau, se trouve acculé au repos obligatoire, c'est-à-dire au manque de travail, et donc de gagne-pain, et à la paralysie des énergies et des ressources ; il arrive que les hommes, assoiffés de plaisir et habitués à leurs aises, mais déçus dans leurs convoitises, en viennent à la jalousie et à la haine, ferment de révolutions et de guerre. Et la parole de l'Evangile se vérifie pour ces nations : leur deuxième état devient pire que le premier ; en effet, ils retombent dans une situation d'autant plus triste et plus insupportable qu'on les avait accoutumés à une certaine aisance et qu'on leur avait promis une félicité sans limites. C'est là l'histoire du monde : on découvre à l'heure actuelle, dans des régions aujourd'hui désolées et revenues à la barbarie, les vestiges et les témoins d'une civilisation qui fait rêver les savants du xx^e siècle.

Tels les Israélites errant dans le désert pendant quarante années, l'humanité est errante à travers le monde ; elle cherche la vérité, la prospérité, le bonheur, le paradis perdu ; un instant, elle croit le saisir, elle le voit déjà en imagination, puis tout s'écroule au moment où elle s'y attend le moins ; et les philosophes, les politiciens, les hommes d'Etat cherchent en vain la solution des difficultés. Tant il est vrai que Dieu est la vérité et que loin de lui c'est le règne des ténèbres et de la mort.

Or, au milieu de ces ténèbres du paganisme, la naissance de Marie nous apparaît comme une aube radieuse, resplendissante de clarté, comme l'aube du grand jour qui ne connaît pas de soir. En effet, encore quelques années seulement d'attente, et Jésus viendra à son tour, donné au monde par Marie ; et il dira : « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les

ténèbres et il aura la lumière de la vie. » (Jo., VIII, 12). Il dira à ses apôtres : « Vous aussi, vous êtes la lumière du monde » (Math., V, 14), et leur ayant confié sa doctrine et donné son Esprit, il les enverra à tous les peuples avec cette consigne : « Allez, enseignez toutes les nations. »

C'est en vain que les erreurs et les hérésies essaieront d'attaquer cette vérité invincible; assisté des lumières d'en-haut, le Pontife Romain tiendra indéfectiblement élevé au-dessus du monde le flambeau de la vérité. Et quoi qu'il arrive, dans les circonstances les plus diverses et les temps les plus troublés, celui qui adhérera de toute sa foi et de toute son âme à la doctrine de l'Eglise, celui-là ne marchera pas dans les ténèbres et il aura la lumière de la vie éternelle.

II. — *L'espérance*

« L'espoir fait vivre, » dit un proverbe d'expérience quotidienne et universelle ; l'espérance fait passer les moments difficiles et elle est devenue, par l'habitude, une seconde nature; nous savons que le soleil reparaîtra après la pluie, le printemps après l'hiver et le jour après la nuit. Mais imaginez quelle put être l'angoisse du premier homme, quand, au soir du premier jour, il vit disparaître le soleil et les ténèbres envelopper toute la terre; songez à son abattement et à sa tristesse si Dieu n'avait alors mis dans son âme l'espoir de voir réapparaître l'astre du jour.

Oui, c'est un fait évident pour qui veut bien réfléchir un moment : l'espérance est une chose mystérieuse qui met du baume sur nos blessures, berce nos douleurs, endort nos peines; et qu'est-ce qu'un découragé, sinon celui qui n'a plus d'espérance? C'est donc aussi une force, une énergie qui rend capable de grandes choses : l'espoir des premières places stimule l'élève studieux, l'attente de la palme soutient l'athlète dans son rude entraînement, la pensée du gain aide le travailleur, la confiance en Dieu et en sa Providence remplit de courage le cœur de l'apôtre et celui des saints.

Dès lors, m. f., essayez, par l'imagination, de vous mettre à la place de nos premiers parents, aussitôt après la malédiction divine. Que faut-il attendre de Dieu, maintenant qu'on a transgressé ses ordres et encouru sa colère? Que faut-il attendre de la terre où l'on ne rencontre plus que des ronces et des épines? Que promet la vie d'ici-bas? Des labeurs pénibles et ingrats, des luttes douloureuses, des souffrances avec une menace perpétuelle de mort. Que promet l'autre vie? Rien, puisque Dieu a fermé son ciel tout comme le paradis terrestre. Une seule espérance, une seule consolation : un Sauveur viendra.

Peu à peu cependant, la vie de l'homme s'organise sur la terre désolée; il rencontre quelques joies, son travail est récompensé, ses sueurs sont fécondes et, l'expérience aidant, il espère le retour du soleil, la récolte abondante, la santé après la maladie, le repos après le travail; ses espoirs sont souvent réalisés, parfois même la réalité dépasse ce qu'il avait imaginé; alors il exulte de joie et ne met plus de bornes à ses désirs.

Les rêveries orgueilleuses et utopistes de certains aidant, l'homme finit par croire que le bonheur est encore possible, qu'un jour ou l'autre il pourra rencontrer la béatitude parfaite, qu'il retrouvera le paradis perdu. Mais il espère le retrouver ici-bas, dans des avantages matériels, comme si son intelligence et son cœur pouvaient être rassasiés et satisfaits par la seule félicité du corps ! L'homme croit trouver son bonheur dans l'argent, dans les honneurs ou dans l'amitié ; mais l'argent est infidèle, les honneurs sont fragiles et les amitiés inconstantes. Et s'il est doux d'espérer, par contre les espoirs déçus sont générateurs de découragement, de jalousie et de haine, toutes choses qui ne contribuent ni au bonheur des individus ni à celui des sociétés.

Tout autre est l'espérance que le Christ nous apporte, et dont l'aurore se lève sur le monde avec la naissance de Marie ; car c'est une espérance ferme qui ne déçoit ni dans le temps ni dans l'éternité. Le Christ, en effet, nous dit sagement : la félicité parfaite ne peut se trouver ici-bas, puisque la mort y mettrait un terme fatal et prématuré; de plus, elle ne peut se rencontrer dans la seule satisfaction des appétits du corps, étant donné que l'homme est avant tout un être raisonnable; enfin tout ce qui est imparfait et instable ne peut procurer la paix, la tranquillité dans l'ordre, sans laquelle il n'y a pas de vrai bonheur.

L'homme peut-il néanmoins atteindre à la béatitude? Oui, dit Jésus-Christ, et même à la béatitude parfaite. Comment cela ? Parce que l'homme est appelé par Dieu à contempler l'infinie beauté dans la lumière de gloire, à habiter familièrement avec Dieu dans sa maison du ciel, à partager la vie et la béatitude divines. Enfin celui qui se pliera aux commandements divins y trouvera dès ici-bas la récompense de ses efforts et de ses sacrifices. Mais une telle promesse peut-elle être vraie et sûre ? N'est-ce pas trop beau pour être croyable ? Une telle promesse ne saurait nous tromper, d'abord parce que la parole du Christ ne peut être mise en doute, ensuite parce que ce bonheur, le Christ l'a parfaitement mérité pour nous et nous l'a obtenu de Dieu ; nous en sommes si sûrs que nous pouvons dire avec S. Paul : « Dieu nous a déjà glorifiés avec le Christ dans les cieux. » (Eph., II, 6).

III. — *La charité*

« Dieu est amour, » a dit S. Jean, et nous pourrions presque dire à notre tour : Dieu a même le monopole de la charité. Car c'est une grande science d'aimer, non pas d'une façon vulgaire et basse qui n'est qu'une triste contrefaçon de l'amour, mais à la manière divine, c'est-à-dire avec désintéressement, dévouement et fidélité. Aussi est-ce à l'école de Dieu, auprès de lui et dans son entourage que l'on apprend à pratiquer la charité.

Voyez ce qui se passe dès l'origine du monde : le péché a séparé l'humanité de Dieu et l'a abandonnée à elle-même ; deux frères, les deux premiers que le monde a portés, Caïn et Abel, constituent avec leurs parents l'unique contingent de l'humanité ; ils sont unis par les liens du sang, mais aussi par la vie en commun, par les nécessités de l'existence ; or l'un d'eux, Caïn, a conçu contre son frère une jalousie ardente, il ne sait pas faire taire les mouvements désordonnés de son cœur mécontent, et par surprise, un jour, il emmène avec lui Abel dans la solitude et le tue.

Désormais il en sera ainsi bien souvent dans le cours de l'histoire, la haine divisera et dressera les uns contre les autres les individus, les classes sociales, les sociétés et les nations. Et toutes sortes de misères et de craintes naîtront de ces divisions entretenues par la jalousie et la méchanceté humaines. Alors que la charité a pour idéal de se mettre elle-même et de se sacrifier au service des autres, l'égoïsme humain n'a qu'un but : se satisfaire au mépris de tous les droits et aux dépens de tous les autres. L'une unit, l'autre divise, l'une construit, l'autre détruit, l'une accomplit des merveilles et l'autre accumule des ruines.

Or le Christ, apporté au monde par Marie, vient lui rappeler par son exemple et par sa doctrine la grande loi de charité ; se faisant le frère des plus petits et des plus humbles, partageant toutes les épreuves et toutes les peines de l'humanité, se penchant vers toute misère et soulageant tous ceux qui souffrent, le Christ passe en faisant le bien ; il est désintéressé, il ne cherche pas son avantage personnel, il oublie les offenses, pardonne les péchés, ne se souvient plus des infidélités, et pour mettre le sceau à sa bonté, il meurt sur une croix pour nous sauver, après avoir confié aux siens son mot d'ordre et son désir : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jo., XIII, 34).

Vous savez avec quelle scrupuleuse générosité l'Eglise se chargera, jusqu'à la fin du monde, d'exécuter cette volonté dernière de son divin Maître, continuant dans le même esprit sa bienveillance et son dévouement à tous sans exception. Vous savez combien la doctrine de Jésus prêchera au monde la concorde et la paix et ce qui fait la sauvegarde de la paix : l'amour du travail, la conscience droite, l'esprit de sacrifice et la charité.

Toujours, dans tous les conflits, elle fera ce qu'elle pourra pour les apaiser, pour les concilier dans le respect équitable des droits respectifs ; et si elle n'est pas écoutée, si le mépris de ses avis et le refus de son intervention aboutit à des troubles et à des malheurs, ignorant la susceptibilité, elle accourra encore ; elle apportera les remèdes du corps et de l'âme à tous les blessés, à toutes les victimes, sans distinction d'amis et d'ennemis. Et tout en travaillant à adoucir les épreuves d'ici-bas, elle ménagera aux âmes de bonne volonté la récompense éternelle.

La naissance de Marie, c'est donc, avec l'aube de la vérité et de l'espérance, le réveil de la charité. C'est dans le cœur immaculé de Marie que naît le premier amour vrai et pur, désintéressé et fidèle, préoccupé du salut du monde tout entier ; c'est en ce cœur que Dieu prend ses complaisances et c'est à lui qu'il confie son Fils bien-aimé ; c'est ce cœur généreux qui accepte le don de Dieu, qui se prête aux vouloirs divins et nous donne en Jésus celui qui a tant aimé le monde.

* *

Plus je réfléchis, m. f., et plus il me semble que l'humanité actuelle a besoin du Sauveur ; elle ne sait encore d'où lui viendra le salut, elle ignore peut-être que c'est la lumière, l'espérance et l'amour qui lui manquent ; elle sait moins encore que c'est auprès du Christ qu'elle trouvera tout cela. Mais elle a soif néanmoins des trésors de la foi, de l'espérance et de la charité, et inconsciemment elle est attirée vers Jésus, qui, de son côté, a toujours été touché par l'indigence et la douleur. Demandons à Marie d'intervenir encore et de faire, par sa toute puissante intercession, que se lève à nouveau sur le monde, aux heures graves où nous sommes, l'aube d'un renouveau chrétien, dans une foi plus vivante, dans une confiance en Dieu plus ferme et dans une charité plus active. Ainsi soit-il.

II

LA DIGNITÉ DU NOM DE MARIE

Mes frères,

Depuis la création, des millions et des millions d'hommes et de femmes ont passé sur la terre. Chacun d'eux avait un nom ; ce nom, ils l'ont presque tous emporté avec eux dans la tombe, et après eux, personne n'en a gardé le souvenir.

Parmi les noms très rares qui ont échappé à la mort et à l'oubli du tombeau, il s'en trouve qu'on ne peut entendre prononcer sans les maudire, parce qu'ils rappellent le crime et la honte. Comment voulez-vous, par exemple, que nous n'ayons pas en horreur les noms de Néron ou d'Hérode, ces deux persécuteurs de l'innocence ?

Il y a des noms illustres qui commandent l'admiration, mais qui ne sauraient inspirer l'amour et la reconnaissance. Ainsi je ne puis prononcer le nom de Napoléon sans songer aux maux que son ambition effrénée a causés à la France. Les lauriers qui ceignent son front, les éclairs de gloire qui jaillissent de son épée victorieuse ne peuvent me faire oublier toutes les joies qu'il a flétries, toutes les existences qu'il a brisées. Sur son nom je vois du sang et des larmes : les larmes des mères et le sang de leurs fils. Cet homme-là, je l'admire, je ne saurais l'aimer.

Mais il est des noms qui ne nous rappellent rien de fâcheux, des noms qui ne nous inspirent pas moins d'amour que de respect : tels les noms des grands bienfaiteurs de l'humanité, d'un Pasteur,

par exemple, et les noms des saints : un S. Louis, une sainte Jeanne d'Arc.

Enfin il y a deux noms qui méritent encore davantage notre vénération et nos hommages : ce sont les noms à jamais bénis de Jésus et de Marie.

Puisque, en ce jour, l'Eglise célèbre particulièrement le nom de Marie, disons quelques mots à la gloire de ce nom si beau, si puissant et si doux.

I

Je vous dirai d'abord que ce n'est pas un nom donné comme les autres par un simple caprice des parents. Dieu lui même intervint, selon une pieuse tradition, pour commander à S. Joachim et à sainte Anne d'imposer ce nom à leur chère enfant. N'en soyez pas surpris. N'a-t-il pas plu à Dieu, en plusieurs circonstances, de donner un nom de son choix à certains personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament ? Tel fut le cas d'Abraham, de S Jean-Baptiste, de S. Pierre, de Jésus lui-même : ils reçurent leur nom directement de Dieu ou par l'intermédiaire d'un ange. Dieu pouvait il faire moins d'honneur à la Sainte Vierge ? L'ayant appelée à une dignité sans égale, aux fonctions les plus éminentes, on comprend aisément qu'il ait songé à lui trouver un nom en rapport avec ses sublimes destinées.

Et de fait, plus on médite ce nom de Marie, plus on est ravi des significations qu'il renferme, plus on y découvre de convenances avec le caractère de Celle qui l'a porté.

Dans la langue que parlaient autrefois les Juifs, Marie veut dire : *Dame, souveraine, maîtresse,* toutes dénominations qui conviennent à merveille à la T. S. Vierge. Pour les chrétiens, en effet, n'est-elle pas une reine, une souveraine ? Et quelle souveraine ! Son empire embrasse le ciel et la terre : Jésus-Christ lui-même, le Seigneur de toutes choses, lui est soumis, aujourd'hui comme autrefois, à Nazareth... Aussi est ce sous le titre de Reine que l'Eglise aime à la saluer dans ses hymnes et dans ses invocations : *Salve, Regina !* Et le peuple chrétien, traduisant à sa manière les sentiments de son cœur, a dit et dit encore : « Notre-Dame. » Douce appellation qui exprime fort bien le respect et l'amour dus à la plus noble des femmes.

II

S'il faut en croire les interprètes, le nom de Marie signifierait également *lumière, étoile, étoile de la mer.* Le fait est que tous ces noms s'appliquent très exactement à la Sainte Vierge. N'est-elle pas la mère de Jésus, le soleil de justice et de vérité, qui a dissipé les ténèbres de l'ignorance, de la superstition et de l'erreur, et répandu dans le monde la bienfaisante lumière de l'Evangile ? Aujourd'hui encore n'est ce pas par les mains de Marie, constituée la trésorière et la dispensatrice des dons de Dieu, que passent, pour arriver jusqu'à nous, toutes ces grâces qui nous éclairent et nous guident au milieu des obscurités de la vie ? Donc à ce titre encore, on peut affirmer en toute vérité que Marie est la lumière de nos âmes.

Marie ! c'est aussi notre douce et bienfaisante Etoile. Dans le monde, on dit souvent d'un homme qu'il est né sous une heureuse étoile et que, pour cette raison, sa fortune est assurée. En commençant cet entretien, je vous parlais de Napoléon Ier. Eh bien ! cet homme avait une confiance superstitieuse dans son étoile : il lui semblait que, protégé par elle, il n'avait rien à redouter des périls de la guerre. Parfois ses aides de camp, le voyant si calme sous la mitraille, si intrépide en face du canon, lui exprimaient leurs craintes. — « N'ayez pas peur, leur répondait-il, mon étoile est là. Le boulet qui doit m'emporter n'est pas encore fondu. » M. f., la vie chrétienne, elle aussi, est un champ de bataille, notre âme a devant elle des ennemis redoutables qui la poursuivent et la menacent. Où est donc son étoile protectrice ? La voilà, c'est Marie, douce étoile qui veille sur le soldat du Christ, lui porte bonheur, lui donne l'espérance de la victoire.

Marie, nous disent les interprètes, c'est enfin l'étoile de la mer : *Ave, Maris stella.* L'Etoile de la mer ! oh ! le matelot la connaît bien. Du haut du ciel, c'est elle qui le guide sur les chemins mouvants de l'Océan, qui lui indique sa route au milieu de la nuit et qui, après la tempête, le ramène au port. M. f , on a souvent comparé notre vie à une mer agitée, et nous sommes des passagers sur cet océan. Difficile est la traversée, nombreux sont les écueils. Si une lumière ne se lève pas dans notre ciel assombri, nous sommes exposés à faire un triste naufrage. Mais non : heureusement nous avons une étoile de salut, c'est Marie.

« O vous donc, dirai-je avec S. Bernard, qui que vous soyez, qui, au milieu des agitations de ce monde, vous sentez plutôt voguer au milieu des flots et des tempêtes que marcher sur un terrain ferme et solide, si vous ne voulez pas être engloutis dans ces eaux dangereuses, ne fermez pas vos yeux à la lumière de cet astre ! Si les vents des tentations viennent à s'élever contre vous, si vous vous trouvez au milieu des écueils et des rochers des tribulations, regardez cette étoile, invoquez Marie ! Si l'énormité de vos péchés et le mauvais état de votre conscience vous troublent et vous jettent dans le désespoir, regardez l'étoile, invoquez Marie. Tant que vous la prierez, il y aura pour vous de l'espoir ; tant qu'elle vous soutiendra, vous ne pouvez tomber ; tant qu'elle vous protégera, vous n'avez rien à redouter. Pourvu qu'elle favorise votre navigation, vous arriverez sûrement au port. »

III

Que vous dirai-je encore ? Faut-il ajouter à toutes les gloires du saint nom de Marie qu'il est tout puissant ?

L'apôtre S. Paul dit qu'il a plu à Dieu d'exalter Jésus-Christ et de lui donner un nom au-dessus de tous les autres noms, afin qu'au nom de Jésus

tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. Toute proportion gardée, on peut en dire autant du saint nom de Marie.

Il est la terreur des démons, il les met en fuite, il brise toute leur fureur, il déjoue tous leurs artifices. Comme on exorcisait un possédé et que le prêtre adjurait le malin esprit de s'éloigner, au nom de Marie : « Marie ! ah ! ne prononce pas ce nom, s'écria le démon éperdu, il me fait frémir en même temps qu'il me remplit de tristesse. Ah ! si j'avais la Sainte Vierge pour moi, je serais bientôt hors de l'enfer. »

Le nom de Marie, qu'il est puissant aussi sur le cœur de Dieu ! Vous avez une grâce à demander, à laquelle vous tenez beaucoup : demandez la à Dieu par le nom de Marie. C'est prendre Dieu par son faible. Voyez ce qui se passe ici-bas. Lorsque les gens du monde veulent obtenir un secours, une faveur, ils font rédiger une supplique et la présentent à signer à une personne influente dont le crédit, pensent-ils, assurera le succès de leur demande. Pourquoi n'en ferions nous pas de même quand nous prions ? Pour obtenir les grâces de Dieu, est-il une recommandation plus sûre et plus efficace que le nom de la Sainte Vierge, de la fille bien-aimée du Père, de la mère du Verbe, de l'épouse du St Esprit ?

La puissance du nom de Marie, ah ! allez, si vous voulez la constater, dans quelques-uns des sanctuaires élevés en son honneur. Voyez ces *ex-voto* qui en tapissent les murailles ; comptez toutes ces richesses qui attestent la reconnaissance des fidèles pour quelque grâce reçue ; contemplez tous ces pèlerins qui étaient venus malades, tristes et inquiets, et qui s'en retournent guéris, consolés, rassurés.

* *

Avec eux et comme eux, invoquons donc souvent le saint nom de Marie. Saluons par son nom notre divine Mère ; disons *Ave, Maria,* mais avec tant de piété, de confiance et d'amour que du haut du ciel Marie réponde à notre salut par des grâces et des bénédictions sans nombre. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

LIII

15e Dimanche après la Pentecôte

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAIM

Mes frères,

Le récit de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, que nous présente l'Evangile d'aujourd'hui, nous fournit des enseignements aussi nombreux que variés. Essayons d'en recueillir quelques-uns.

I

En ce temps là (c'était la deuxième année de sa vie publique), Jésus gravissait l'étroit sentier qui aujourd'hui encore conduit à Naïm. Il était accompagné de ses disciples et d'une foule nombreuse. Cette foule était formée par les Juifs qui le suivaient, enthousiasmés par ses miracles, par le dernier surtout qu'il venait d'accomplir en faveur du serviteur d'un centurion romain ; elle était aussi formée par les habitants de Naïm qui se tenaient aux portes de la ville. C'est, en effet, à la porte des villes qu'en Orient on traite les affaires et qu'on rend la justice. Jésus permet ce concours considérable de peuple afin que nombreux soient les témoins du miracle qu'il va accomplir et qui va manifester de façon si éclatante sa divinité.

A cette foule de témoins vont s'en ajouter d'autres, qui sortent de la ville au moment où Jésus s'apprête à y entrer. Ils accompagnent le corps d'un défunt qu'ils conduisent à sa dernière demeure. Rien de triste en Orient comme un cortège funèbre : les parents portent sur une litière le cadavre enveloppé de parfums et de bandelettes ; devant eux des joueurs de flûte tirent de leurs instruments des sons lugubres, des pleureuses poussent en chœur des lamentations, tantôt se frappant la poitrine, tantôt levant les mains au ciel ou s'arrachant les cheveux. Ce jour-là, leurs démonstrations devaient être plus bruyantes que de coutume, car elles menaient un de ces deuils pour lesquels les yeux n'ont pas assez de larmes. L'Evangile en fait sentir d'un seul mot toute l'amertume : « C'était le fils unique de sa mère, qui était veuve. »

Ce défunt qu'on portait en terre était jeune encore. La mort l'avait emporté à la fleur de l'âge, quand la vie lui souriait et qu'un long avenir semblait s'ouvrir devant lui, et sa jeunesse fauchée prématurément était sans doute une première cause de la désolation qui remplissait tous les cœurs. Hélas ! m. f., nous avons beau nous attrister de ces morts prématurées, elles n'en sont pas moins fréquentes. On meurt à tout âge, que ceux et celles qui ne sont encore qu'au seuil de la vie ne l'oublient pas, qu'ils ne s'autorisent pas de leur jeunesse pour négliger leurs devoirs religieux et oublier la grande affaire de leur salut en se disant : « J'y songerai plus tard ; pour le moment, je veux jouir de la vie et m'amuser à mon aise. » Imprudents qui ne veulent pas entendre le sage avertissement du Maître qui nous dit à tous, aux jeunes comme aux vieux : « Soyez toujours prêts, car vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort ; elle viendra comme un voleur au milieu de la nuit, au moment où vous y penserez le moins. »

II

« Ce jeune homme était le fils unique de sa mère, qui était veuve. » Seconde raison qui faisait regretter sa mort si vivement.

La mère de ce pauvre défunt était veuve ; elle ne pouvait donc plus espérer avoir d'autres enfants. Ce fils était unique, dès lors elle n'en avait point d'autres sur qui elle pût reporter son affection et ses espérances. Elle n'avait nourri que lui de son lait, dit S. Cyrille, lui seul était toute la

joie de sa maison, toute la douceur, tout le trésor de sa mère. C'est sur lui qu'elle avait concentré toutes les forces de son cœur pour l'aimer. Déjà elle rêvait peut-être de lui donner une compagne digne de lui et de préparer le festin de ses noces, elle voyait en lui le continuateur et le propagateur de sa race, le rameau de sa postérité, l'héritier du fruit de ses labeurs, le bâton et la consolation de sa vieillesse, et voilà que la mort lui enlève ce fils chéri et avec lui toute sa consolation et tout son secours en ce monde. Ah ! je comprends la désolation de cette pauvre femme, dont la mort vient de ruiner subitement tout le bonheur et tous les espoirs.

M. f., les malheurs de ce genre ne sont pas rares. Combien d'époux, aujourd'hui, ne veulent avoir qu'un enfant, afin de ne pas s'imposer de trop lourdes charges, afin surtout de le rendre plus riche en lui laissant tout leur avoir ! Cet unique enfant est leur idole, ils le comblent de caresses et de gâteries, au grand dommage de sa formation morale, ils contemplent en lui leur image et forment à son sujet les plus beaux projets, rêvent pour lui les plus beaux partis. Et lorsque ces beaux rêves sont sur le point de se réaliser, tout à coup la mort leur prend ce fils unique et les laisse seuls avec leur désespoir et leurs remords. Ah ! comme ils auraient été plus sages d'accepter tous les enfants qu'il plaisait à Dieu de leur envoyer, quitte à les moins gâter et à les laisser moins riches ! Les pères et mères de nombreuses familles pleurent, eux aussi, lorsqu'ils ont le malheur de perdre un de leurs enfants, car ils les aiment tous également, mais ils se consolent en reportant leur affection sur ceux qui restent et en qui se continueront leur postérité et leur nom.

Sans doute, tous ceux qui perdent un enfant unique ne sont pas coupables, et voilà pourquoi leur malheur inspire tant de compassion. Il est possible que, malgré leurs désirs, Dieu leur ait refusé d'autres enfants. C'était peut-être le cas de la mère dont parle notre Evangile. Devenue veuve aussitôt après la naissance de son premier enfant, elle n'avait pu en mettre d'autres au monde. Tous le savaient dans la ville de Naïm, et c'est pour cela que tant de personnes prenaient part à son deuil. C'est pour cela aussi probablement que Notre-Seigneur éprouva tant de pitié pour elle et résolut de la consoler.

III

Le Seigneur l'ayant vue, continue en effet notre Evangile, fut touché de compassion pour elle. « Ne pleurez pas, » lui dit-il. Ah ! comme on reconnaît bien là le cœur si sensible et si compatissant de Notre-Seigneur, qui ne pouvait voir aucune souffrance sans la soulager, aucune douleur sans la consoler ! Son cœur est toujours le même ; recourons donc à lui avec confiance dans nos peines.

Cette mère désolée conduisant son fils unique au tombeau le fait songer à une autre mère qui elle aussi, quelques mois plus tard, conduira son fils unique au tombeau en des circonstances plus douloureuses encore que ne le fait la veuve de Naïm. Il voit d'avance Marie, sa propre mère, le rencontrant sur le chemin du Calvaire, chargé de sa croix, le visage ensanglanté et couvert de poussière ; il la voit, mère douloureuse, se tenant debout au pied du gibet où il agonise, recevant ensuite sur ses genoux son cadavre, le couvrant de ses baisers et l'arrosant de ses larmes ; il la voit enfin suivant, comme la veuve de Naïm, le corps de son Fils qu'on conduit au tombeau. Cette pensée lui déchire le cœur et comme les nécessités de la Rédemption l'empêcheront de consoler Marie, il veut du moins faire pour la mère qu'il a sous les yeux et pour l'amour de Marie, ce qu'il ne pourra faire pour sa Mère.

S'approchant du cercueil, il le toucha et ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Et Jésus dit : « Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. » Aussitôt celui qui était mort s'assit et se mit à parler.

Quelle puissance que celle de Jésus ! Sous l'ancienne Loi, on avait vu des prophètes ressusciter des morts, Elie, par exemple, rendre la vie au fils de la veuve de Sarepta, Elisée la rendre au fils de la Sunamite, mais combien leur façon de faire diffère de celle de Jésus ! Ils demandent au ciel la puissance dont ils ont besoin pour opérer le miracle. Elisée applique longuement son corps sur celui de l'enfant qu'il demande à Dieu de ressusciter. S. Pierre priera lui aussi, lorsqu'il voudra ressusciter Tabitha, sachant bien que ce prodige dépasse son pouvoir. Rien de pareil de la part de Jésus. Maître de la vie et de la mort, il commande à celle-ci de rendre sa proie et à la vie de l'animer à nouveau ; il le fait, non par une vertu étrangère, mais de sa propre autorité : « Jeune homme, dit-il, levez-vous, je vous le commande. » Et sans tarder le mort obéit et se dresse sur son séant comme il l'aurait fait s'il n'eût été qu'endormi. C'est qu'en effet, pour Notre-Seigneur, la mort n'est qu'un sommeil, comme il l'affirmait au chevet de la fille de Jaïre, et il ne lui est pas plus difficile de ressusciter un mort qu'à nous d'éveiller une personne endormie.

Après avoir ressuscité ce jeune homme, Jésus le rendit à sa mère. L'Evangile n'essaie pas de décrire la joie de celle-ci, sans doute parce qu'elle était indescriptible, il se contente de mentionner le saisissement et la stupeur des assistants à la vue de ce prodige. Tous glorifient Dieu en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple ! »

M. f., lorsque nous avons la douleur de perdre quelque personne chère, Dieu ne nous console pas en nous la rendant aussitôt, il nous faut l'accompagner à sa dernière demeure et, au milieu de nos larmes, la voir descendre dans la tombe ouverte pour la recevoir. Mais si nous avons la foi nous ne devons pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Debout sur le bord de cette tombe, l'Eglise nous promet que ce que Jésus-Christ a fait pour le

fils de la veuve de Naïm, il le fera pour chacun de ceux que nous pleurons, il le fera pour chacun de nous : « *Ego sum resurrectio et vita...* » chante-t-elle. Oui, nous ressusciterons tous un jour, non plus pour mourir de nouveau comme le jeune homme de Naïm, mais pour vivre éternellement. Vivons saintement ici-bas, pour que cette résurrection soit glorieuse et que nous puissions entrer en corps et en âme au Paradis. Ainsi soit-il.

LIV

16e Dimanche après la Pentecôte

UNE LEÇON DE CHARITÉ, DE RELIGION ET DE MODESTIE

Mes frères,

Jésus nous instruit par ses exemples aussi bien que par ses paroles. C'est ce qu'il fait dans l'Evangile de ce jour, où il nous donne une triple leçon de charité, de religion et de modestie.

I

« En ce temps-là, Jésus entra un jour de sabbat dans la maison d'un chef des pharisiens pour y prendre son repas. »

Les pharisiens, nous l'avons déjà dit, étaient les ennemis acharnés du Sauveur. Chacune de leurs paroles, si douces qu'elles fussent, chacun de leurs procédés, si aimables qu'ils parussent, cachaient un piège. Notre-Seigneur le savait, et malgré cela il ne laisse pas d'accepter l'invitation que lui fait un pharisien riche et influent. Est-ce par amour de la bonne chère, comme certains le lui reprocheront plus tard ? Certes non, mais c'est dans l'espoir de faire du bien à ceux dont il accepte l'hospitalité. Par l'honneur qu'il leur fait en pénétrant sous leur toit et en s'asseyant à leur table, par l'édification que leur procureront sa conversation et sa conduite, par les miracles qu'il accomplira sous leurs yeux, il espère faire tomber leurs préventions, toucher leurs cœurs si mal disposés à son endroit, éclairer leurs intelligences enténébrées par tant d'erreurs et de préjugés.

Par cet acte de condescendance et de charité, Notre-Seigneur nous apprend qu'un chrétien peut, dans les mêmes desseins que lui, accepter les invitations qui lui sont faites. Elles contribuent à resserrer les liens qui unissent les familles, entretiennent les bonnes relations entre parents et amis et sont pour nous un puissant moyen de faire du bien à ceux qui nous invitent ou que nous recevons. En tout cas, proposons-nous toujours ce but en nous y rendant.

Si c'est par charité que Jésus accepte l'invitation des pharisiens, ce n'est point par charité que ceux-ci la lui ont faite. L'Evangile nous dit, en effet, qu'ils l'observaient. Pourquoi l'observaient-ils ? Etait-ce uniquement par curiosité ? Non, cette curiosité, aujourd'hui encore, est conforme aux mœurs de l'Orient, où chacun peut pénétrer dans la salle où se donne un festin, voir ce qui s'y passe et écouter ce qui s'y dit. Etait-ce pour s'édifier en admirant les exemples de savoir-vivre, de douceur, de tempérance que Jésus allait leur donner, en recueillant les paroles de sagesse qui allaient tomber de ses lèvres ? Non, mais c'était, comme de coutume, pour l'épier et surprendre dans ses paroles ou dans ses actes quelque imperfection dont ils pourraient se faire une arme contre lui.

M. f., ne ressemblons-nous pas quelquefois à ces pharisiens ? Nous surveillons aussi la conduite de nos frères, est-ce pour en discerner le côté édifiant et en faire notre profit ? N'est-ce pas plutôt, nous aussi, pour y surprendre ce qui peut s'y trouver de répréhensible et pouvoir mal juger d'eux, les discréditer, les desservir ? Que ce rôle d'espionnage et de dénigrement ne soit jamais le nôtre : ces investigations malignes touchant les faits et gestes, les relations et la conduite d'autrui dénotent un mauvais cœur, révèlent une âme méchante et jalouse qui ne sied pas à un chrétien.

II

« Or il y avait là, continue l'Evangile, un homme atteint d'hydropisie. »

Cet homme était-il venu là, comme les autres, par simple curiosité, ou bien conduit par l'espoir d'être guéri ? Il en est qui pensent qu'il avait été amené là malicieusement par les pharisiens, pour voir si Jésus le guérirait quoique ce fût le jour du sabbat. S'il le guérit, se disaient-ils, nous l'accuserons de violer le repos du sabbat, et s'il ne le guérit pas, nous l'accuserons de manquer de bonté ou de puissance.

Ce n'était pas la première fois que les ennemis du Sauveur prenaient occasion du repos légal pour lui nuire. Déjà quand un jour de sabbat il avait guéri une femme infirme depuis dix-huit ans, ils s'étaient scandalisés de son geste et avaient repoussé les malades et les infirmes qui accouraient vers Jésus, en leur disant : « Pendant six jours on peut travailler, venez alors vous faire guérir, et non le jour du sabbat. »

A ces hypocrites défenseurs du sabbat Jésus va donner une leçon de religion et lui, Maître du sabbat, leur dire comment doit être sanctifié le jour qu'il s'est réservé. Il commence par leur montrer qu'il n'est pas dupe du piège qu'ils lui tendent et eux qui croyaient l'embarrasser vont l'être les premiers. Répondant à la question qu'au dedans d'eux-mêmes se posaient les Docteurs de la Loi et les pharisiens au sujet de ce qu'allait faire Jésus, et leur montrant par là qu'il lisait au fond de leurs cœurs, il leur dit : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » Que répondre ? S'ils disent oui, ils ne pourront plus lui reprocher de violer le sabbat ; s'ils disent non, ce sont eux et non plus Jésus qui seront taxés de manquer de bonté Ne voulant pas retourner contre eux-mêmes les armes qu'ils avaient préparées contre Jésus, ils gardèrent le silence.

Leur silence laissait à Jésus toute liberté. Prenant donc l'hydropique par la main, il le guérit

et le renvoya. Puis, s'adressant aux Docteurs de la Loi et aux pharisiens : « Qui de vous, dit-il, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt, même le jour du sabbat ? » Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. L'accident auquel faisait allusion le Sauveur se produisait fréquemment, les puits en Orient n'étant pas entourés de margelle et, comme chez tous les Juifs, l'amour de l'argent étant trop ancré dans le cœur des pharisiens pour qu'ils laissent, même un jour de sabbat, périr leur bœuf ou leur âne au fond d'un puits.

Jésus ne les en blâme pas et montre par là que le repos du sabbat comporte des exceptions. La nécessité en est une, eux-mêmes en conviennent, mais la charité en est une aussi, et en la pratiquant le jour du sabbat, en en faisant des actes le dimanche, nous ne pouvons que plaire à Dieu et sanctifier le jour qu'il s'est réservé.

III

Afin de cacher leur dépit, pharisiens et Docteurs de la Loi s'empressèrent au festin. mais s'ils observaient Jésus, celui-ci, de son côté. les observait lui aussi. Selon la coutume, la table se trouvait entourée de lits que trois personnes au moins occupaient à la fois. Sur chacun, la place d'honneur était au milieu et les conviés se hâtaient de la prendre. Jésus ne put voir dans ces docteurs une vanité si puérile et en prit occasion pour donner à ces orgueilleux une leçon d'humilité en leur adressant cette parabole : « Quand vous serez invités à des noces, ne vous mettez pas à la première place, de peur qu'il n'y ait un invité plus honorable que vous, car votre hôte à tous deux vous dirait en entrant : « Cédez-lui votre place, » et il vous faudrait, en rougissant, aller vous mettre à la dernière. Au contraire, quand vous serez invités, allez vous mettre à la dernière place, de sorte que votre hôte vous dise : « Mon ami, montez plus haut, » ce qui sera pour vous un honneur aux yeux des autres convives, car quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'humilie sera élevé. »

M. f., profitons de la leçon de modestie que Jésus nous donne. Non pas que nous devions choisir la dernière place précisément dans l'espoir d'être appelés à occuper la première : ce serait de la fausse humilité qui ne tromperait personne, Dieu moins que tout autre. Soyons vraiment modestes, vraiment humbles, non seulement lorsqu'il s'agit de prendre place à la table, mais en toute circonstance. Ne cédons pas à la tentation de nous élever au-dessus des autres, ni en fait, ni même par la pensée ; ne nous croyons pas meilleurs qu'eux, plus dignes d'estime qu'eux. A supposer que nous valions mieux qu'eux aujourd'hui, sera-ce encore vrai demain ?

Un jour, quarante chrétiens subissaient le martyre et les soldats idolâtres qui les surveillaient voyaient déjà les quarante couronnes que des anges s'apprêtaient à déposer sur leurs fronts. L'un des chrétiens, vaincu par la douleur, apostasie lâchement, mais un des soldats idolâtres se hâte de prendre sa place, afin de mériter la couronne que l'infortuné chrétien vient de perdre, en sorte que celui qui devait être sauvé fut damné et que celui qui devait être damné fut sauvé. De combien c'est là l'histoire !

L'orgueilleux qui a conscience du bien qu'il fait oublie d'en renvoyer le mérite à Dieu sans le secours de qui nous ne pouvons rien faire de bon ; plein de confiance en lui même, il néglige de demander à Dieu les grâces dont il a besoin pour persévérer, il croit ne rien devoir à Dieu et pouvoir se passer de lui. Dieu l'en punit en permettant qu'il tombe lourdement. Le chrétien humble et modeste oublie au contraire ses qualités pour ne songer qu'à ses défauts, le bien qu'il a fait pour ne se souvenir que de ses fautes et de ses faiblesses et en gémir. Conscient de sa misère, il se défie de lui-même, fuit les occasions dangereuses, appelle Dieu à son aide et parvient à la sainteté.

Ah ! comme la place de ces deux hommes sera différente dans le ciel ! Comme le premier sera humilié en voyant le second élevé bien au-dessus de lui et comme le second sera agréablement surpris en voyant Dieu le mettre en bonne place dans son paradis, alors qu'il se croyait à peine digne de la dernière ! Puisse cette surprise être un jour la nôtre, m. f., et elle le sera, si, selon le conseil de l'*Imitation,* tout notre bonheur ici-bas est d'être ignorés et réputés pour rien. Ainsi soit-il.

LV

17e Dimanche après la Pentecôte

LA LOI D'AMOUR PROMULGUÉE PAR JÉSUS

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui relate une des dernières tentatives des ennemis de Jésus pour le surprendre dans ses paroles et le discréditer dans l'esprit du peuple. Cette fois encore, ils n'y réussiront pas, ils vont au contraire lui fournir l'occasion d'affirmer l'esprit d'amour qui anime la loi nouvelle apportée par lui au monde et sa propre divinité en vertu de laquelle il promulgue cette loi.

I

C'était le mardi saint, trois jours seulement avant la mort du Sauveur ; déjà ses ennemis prenaient leurs dispositions pour se saisir de lui et le faire mourir, mais, afin de légitimer cette façon d'agir, ils auraient été heureux de pouvoir formuler quelque accusation contre lui.

Au nom de tous, un Docteur de la Loi l'aborde donc et lui pose cette question : « Maître, dans la Loi, quel est le plus grand commandement ? » Question bien innocente en apparence, mais qui n'était qu'un piège en réalité. Le plus grand commandement de la Loi ne peut être que le premier, qui ordonne d'adorer Dieu et de ne servir que lui

seul. Mais, se disaient notre Docteur de la Loi et ses complices, « si Jésus nous fait cette réponse, nous lui demanderons de quel droit il se dit Dieu lui-même, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, et s'il nous répond qu'il y a plusieurs Dieux, nous l'accuserons de blasphème. »

Jésus répondit en effet comme l'avait prévu son interlocuteur. Nous lisons en effet dans l'Evangile de S. Marc (xii, 29) que Jésus lui fit cette réponse : « Ecoute, ô Israël, le Seigneur notre Dieu est seul le Seigneur. » Mais sans s'interrompre, il continue de citer le passage du Deutéronome d'où ce précepte est tiré : « Tu aimeras donc le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. » (Deut., vi, 5). « C'est là, continue Jésus, le premier commandement. Le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. »

Le Docteur de la Loi vit-il dans ces dernières paroles de Jésus la condamnation de sa conduite et de celle de ses amis, tous si peu charitables envers le prochain ? Ou bien fut-il touché par la doctrine si belle du Sauveur qu'il approuve et qu'il admire ? Cette dernière hypothèse est plus vraisemblable, puisque Jésus le félicite d'être si près du royaume de Dieu. Toujours est-il, dit S. Marc, que personne n'osa plus lui poser de questions.

Mais si ses ennemis rendent les armes, Jésus va prendre l'offensive à son tour, comme nous le verrons tout à l'heure. Pour le moment, méditons la belle réponse qu'il vient de faire au Docteur de la Loi et à ceux dont celui-ci était le porte-parole. Voyons comment le premier et le second commandement, qui nous ordonnent d'aimer Dieu et le prochain, renferment en effet toute la Loi et les prophètes et de quelle façon nous devons les observer.

II

Ces deux commandements renferment la Loi et les prophètes, dit Notre-Seigneur. En effet, si nous les observions bien, les autres deviendraient superflus. Si nous aimions vraiment le bon Dieu, ne serions-nous pas empressés à lui rendre les adorations et les hommages qui sont dus à sa divine majesté ? Songerions-nous à l'offenser en blasphémant son saint Nom, en profanant le jour qu'il s'est réservé, en violant de quelque façon que ce soit les préceptes qu'il nous a imposés ? Si nous aimions véritablement notre prochain, nous nous garderions bien de le contrister par nos paroles ou nos actes, de lui causer du tort dans ses biens, son honneur ou sa réputation ; nous serions empressés pour lui souhaiter et lui procurer selon nos moyens les mêmes biens que nous désirons pour nous-mêmes.

Mais comment Notre-Seigneur veut-il que nous aimions Dieu et notre prochain ?

Il veut que nous aimions Dieu de tout notre cœur, et il en sera ainsi si nous lui consacrons toute notre affection. Sans doute, il nous permet d'aimer d'autres choses que lui, puisqu'il nous commande d'aimer notre prochain, mais il veut que nous n'aimions rien qu'en lui et pour lui. Nous devons aimer Dieu, en second lieu, de tout notre esprit, en mettant notre plaisir à penser à lui, en nous rappelant ses bienfaits, ses faveurs, ses grâces et en lui témoignant notre reconnaissance par tous les moyens capables de lui être agréables. Nous devons aimer Dieu de toute notre âme en lui assujettissant nos passions et en faisant servir tout notre être, corps et âme, à procurer sa gloire. Enfin nous devons aimer Dieu de toutes nos forces, en les employant sans réserve à son service.

Comment Notre-Seigneur veut-il que nous aimions le bon Dieu ? C'est en observant fidèlement sa loi : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Nous reconnaîtrons donc que nous aimons vraiment le bon Dieu si nous sommes attentifs à faire ce qu'il nous ordonne, à éviter ce qu'il nous défend, si nous sommes peinés lorsque nous l'avons contristé de quelque manière ou que nous le voyons offensé autour de nous.

Et comment devons-nous aimer notre prochain ? Comme nous-mêmes. Or aimer son prochain comme soi-même, c'est lui vouloir le même bien qu'à nous-mêmes, c'est garder autant de ménagements pour sa faiblesse que nous désirons qu'on en ait pour nos propres défauts, c'est, dans les jugements que nous portons sur lui, montrer autant d'indulgence que nous en demandons pour nous-mêmes.

Ce précepte d'aimer le prochain est semblable, dit Notre-Seigneur, à celui qui nous prescrit d'aimer Dieu. Et en effet, pourquoi devons-nous aimer les hommes qui nous entourent, même nos ennemis ? Parce que, comme nous créés par Dieu, rachetés comme nous par le sang de Jésus-Christ, devenus comme nous, à ce titre, enfants de Dieu, ils sont tous nos frères. Haïr l'un ou l'autre d'entre eux serait contrister Dieu notre père commun, comme le fut le patriarche Jacob lorsqu'il vit ses fils haïr et persécuter l'un d'entre eux, Joseph. Aussi bien, puisque Dieu nous fait un précepte spécial d'aimer notre prochain, désobéir à ce précepte serait désobéir à Dieu. Or, serait-ce là l'aimer, lui qui a dit : « Si vous m'aimez, gardez, observez mes commandements » ?

III

Mais revenons à Notre Seigneur et aux pharisiens venus pour l'interroger. Lorsqu'il eut répondu comme nous l'avons vu à la question du Docteur de la Loi, il leur en posa une à son tour. Ils avaient voulu l'embarrasser en prétendant que la divinité qu'il revendiquait pour lui-même était opposée au premier commandement de la Loi qui affirme l'unité de Dieu ; il va les embarrasser bien davantage en les obligeant de reconnaître que l'unité de Dieu n'exclut pas la pluralité de personnes.

« Que pensez-vous du Christ ? De qui est-il fils ? » leur demanda-t-il. — « De David, » lui dirent-ils. — « Comment donc alors, reprit Jésus, David, qui

était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? »

Aucun d'eux ne trouva un mot à lui répondre et dès lors personne n'osa plus l'interroger. Leur silence provenait-il de leur ignorance ou de la crainte de donner raison à Jésus en interprétant comme il doit l'être ce premier verset du premier psaume de nos vêpres ? En tout cas, pour nous chrétiens, la réponse n'est pas difficile à trouver. Il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine et la nature humaine, il est Dieu et homme tout ensemble. Comme homme, il est le fils de David, c'est de lui que lui viennent la chair qui forme son corps et le sang qui coule dans ses veines, mais comme Dieu il est infiniment au-dessus de David. Rien d'étonnant dès lors que celui-ci l'appelle son Seigneur.

D'autre part, David parle ici de deux Seigneurs, dont l'un fait asseoir l'autre à sa droite. Qui ne reconnaîtrait ici Dieu le Père recevant au jour de l'Ascension N.-S. Jésus-Christ son Fils et le faisant asseoir à sa droite pour marquer que, comme Dieu, ce Fils a la même puissance que son Père et que comme Homme-Dieu il est élevé au-dessus de toutes les créatures ?

Sans doute, le mystère de la Sainte Trinité, à peine insinué sous l'ancienne Loi, était, même pour les contemporains du Sauveur, moins évident que pour nous, mais après tout ce que Jésus leur avait dit de lui-même, de son Père et du Saint-Esprit, ils pouvaient déjà le soupçonner assez pour comprendre ces paroles inspirées du saint roi David et ne pas considérer Jésus comme un blasphémateur chaque fois qu'il affirmait sa divinité qu'il avait si souvent prouvée.

Mais pour cela il leur aurait fallu un peu d'humilité, et c'est ce qui leur manquait le plus. Il leur aurait fallu renoncer à leurs idées préconçues touchant le Messie attendu, renoncer à la restauration d'Israël, de laquelle ils espéraient tirer pour eux-mêmes honneurs et profits ; il leur aurait fallu pratiquer la pauvreté, l'humilité, la charité, la douceur que Jésus leur prêchait et dont ils étaient si éloignés.

La foi n'est pas uniquement, en effet, un résultat des raisonnements, un produit de l'étude et un bienfait de l'instruction, elle est un don de Dieu, elle doit être désirée, demandée, recherchée, acceptée d'avance avec les obligations qui en pourront découler. Elle exige la soumission de notre raison acceptant de croire ce qu'elle ne peut comprendre, ce à quoi les orgueilleux pharisiens ne pouvaient se résigner. Soyons plus humbles qu'eux et lorsqu'on nous posera cette question : « Que pensez-vous du Christ ? » nous répondrons comme eux : « Il est le fils de David, » mais aussi nous répondrons comme S. Pierre : « Il est le Fils du Dieu vivant. » Ainsi soit-il.

NEUVAINE PRÉPARATOIRE A LA FÊTE D'UN SAINT

III

GRANDEURS DU CHRÉTIEN : NOBLESSE DE CŒUR

Mes frères,

Nous avons déjà reconnu au chrétien une double noblesse : celle du sang et celle de l'intelligence. La première met à ses pieds toute la création, la seconde le fait pénétrer pour ainsi dire dans la pensée de Dieu.

Voici la troisième, la noblesse du cœur ou de la vertu. Par elle, plus que par toute autre, nous sommes grands aux yeux de Dieu et des hommes. Il est glorieux de s'appeler Montmorency ou Victor Hugo, il est plus glorieux encore de se nommer Ozanam ou Jean-Baptiste Vianney. Devant un grand nom on salue, devant le savoir on s'incline, on se prosternerait devant la vertu : là est la vraie grandeur de l'homme. Ni le nom, ni le génie n'ont rien qui approche d'elle. Par son excellence comme par la difficulté qu'elle offre, elle est hors de pair avec n'importe quelle supériorité du rang ou de l'intelligence, car c'est d'elle seulement que l'homme tire sa valeur et son véritable mérite. Aussi parmi les noms les plus fameux, les plus grands sont ceux qui rappellent les plus hautes vertus. Un académicien du siècle dernier, chargé du discours de réception de M. de Voguë, rappelait au récipiendaire ce mot d'un de ses ancêtres : « Je fais peu de cas de la noblesse, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la vertu, dont j'aimerais mieux laisser des exemples à mes enfants que de vains titres qui ne serviraient qu'à les déshonorer, s'ils n'y répondaient par leurs sentiments et par leurs actions. »

Le chrétien partage cette noblesse. Mettons l'honnêteté humaine en regard de la vertu : la première n'est pas complète parce qu'il lui manque la religion ; la seconde n'est vraie que parce qu'elle s'appuie sur la religion.

I

Se rencontre-t-il des hommes vertueux en dehors de la foi ? Rousseau de nous répondre : « J'ai eu longtemps cette opinion que l'on pouvait être vertueux sans religion, mais je me suis pour toujours désabusé. » Il devait bien en savoir quelque chose par lui-même. Renan va nous répondre à son tour : « Des hommes vertueux sans foi, il s'en trouve, mais ils sont d'une espèce bien rare. » Tous deux sont de l'avis de notre grand Racine, qui écrivait à son fils : « Je me flatte que, faisant votre possible pour devenir parfait honnête homme, vous concevez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » La raison ? C'est encore Renan qui nous la donne : « C'est la conviction, dit-il, qui crée la vertu. » Mais où trouver des convictions et partant des vertus vraies, solides, en dehors du christianisme ?

Il y a eu assurément au sein du paganisme quelques fleurs, et l'histoire a conservé quelques noms, comme ceux d'Aristide, de Scipion, de Socrate, de Caton. Avec ces noms, on a presque fait le tour des vertus antiques. Mais sans parler encore de la différence de vertus, que sont une dizaine de noms échelonnés le long des siècles, en présence de cette nuée innombrable de saints que nous présente l'Eglise ? Et puis ne descendons pas trop avant dans l'âme de ces hommes : notre admiration se changerait peut-être bientôt en désillusion. On a dit que l'homme vertueux est celui au fond de l'âme duquel le regard peut pénétrer. Et ici serait-ce bien le cas ?

Il y a eu, il y a encore des vertus dans le protestantisme et dans le schisme grec ; mais même si les âmes vertueuses y apparaissent nombreuses, je vous répondrai qu'elles ont été baptisées, qu'elles ont la grâce des sacrements de l'Evangile. C'est donc encore au christianisme qu'il faut attribuer le mérite de leur vie chrétienne.

Celui qui n'a pas renié les principes religieux de son enfance est gardé par ces principes sans qu'il s'en doute ; mais s'il les a reniés, il y aura dans sa vie des circonstances délicates où il s'écartera de l'honnêteté. Paraître vertueux, c'est ne pas manquer à sa parole donnée ; c'est être bon, loyal, dévoué à ses amis, secourable aux malheureux, bienveillant pour tous, fidèle aux devoirs de famille et d'état, soumis aux lois de son pays. Etre vertueux, c'est tout cela, c'est plus encore. La vertu complète ne se limite pas à l'extérieur de l'honnêteté ; elle embrasse l'homme tout entier, l'homme vivant en société, comme l'homme sans témoin. Elle exige que l'on soit vrai, alors même que la vérité pourrait nuire, que l'on accomplisse tous les devoirs, eussent-ils pour objet Dieu, le prochain ou l'âme.

L'homme sans religion ne peut pas être constamment vertueux, parce que toute créature est sujette aux morsures des passions et qu'elle ne peut sans la grâce y résister toujours. Comment un homme qui n'a pas la conviction que Dieu le voit, le jugera et le punira, reste vertueux dans ces moments où, loin de tous les regards, une passion s'est emparée de lui et l'entraîne à une satisfaction coupable ? Il tiendra tête une fois, deux fois au plus, il finira par succomber.

Où l'incroyant trouvera-t-il l'équivalent de la grâce divine ? Dans l'intérêt ? Mais s'il a l'intérêt à mal faire ? — Dans la conscience ? Mais chacun ne se la fait-il pas selon ses désirs, lorsqu'il ne prend pas son mot d'ordre en haut ? — Dans la crainte des hommes ? Mais s'ils ne sont pas là et qu'on puisse les tromper ou les séduire ? — Dans le point d'honneur ? Mais qu'est-ce que l'honneur en dehors de la loi morale, sinon un vain mot, un fragile appui ? En vérité, sur le terrain même de l'honnêteté naturelle, où elle cherche un dernier refuge, la vertu de l'incroyant court de graves périls.

Je connais un homme que je considère comme le type de la loyauté, de la probité, de l'intégrité, époux irréprochable, père de famille accompli. Me trouvant chez lui un dimanche, il me dit : « Excusez-moi ; nous ne déjeûnerons qu'à midi et demi : c'est l'heure de la messe, il faut, à cause de mes enfants, que je fasse semblant d'y aller... » Je fus renversé. Voilà donc un homme droit, qui jouait l'homme pratiquant pour donner le change à sa famille. L'intention était bonne, je le veux bien ; il n'y en avait pas moins duplicité et illogisme. S'il jugeait la religion bonne, nécessaire pour les siens, pourquoi ne la pratiquait-il pas lui-même à leur tête ?

Comparons maintenant l'honnêteté humaine à la vertu chrétienne.

II

C'est une des prérogatives de l'Eglise catholique et un des caractères qui la distinguent des autres sociétés chrétiennes, que d'être féconde en âmes d'élite. Cette souche, toujours nourrie d'une sève vivifiante, ne saurait vieillir. N'est-ce pas chose admirable que cette chaîne d'hommes justes qui se donnent la main de génération en génération, en sorte qu'il n'y a point de région, de siècle qui n'ait vu fleurir ses élus, point d'état de vie où la religion ne puisse proposer de grands exemples, point de jour où elle ne nous offre un modèle à imiter ?

Non pas qu'il n'y ait que des saints dans l'Eglise. Jésus-Christ la représente sous l'image d'un filet qui prend les poissons bons et mauvais, ou d'un champ où l'ivraie croît mêlée au bon grain. Mais elle produit la sainteté dans un nombre imposant d'âmes, elle la tire des éléments les plus rebelles, elle convertit les ennemis les plus acharnés, elle élève aux sommets de la grâce des pécheurs depuis longtemps esclaves de leurs passions ; elle moralise, elle purifie, elle divinise. Dans ceux mêmes qui défaillent, elle répand une action et une lumière qui les empêchent de se perdre entièrement.

A défaut de l'ardent amour de Dieu qui consume les saints et qui leur inspire une si vive horreur pour tout ce qui est contraire à sa volonté, le chrétien est retenu dans le devoir par la crainte des châtiments divins, il s'y encourage par l'espérance des récompenses éternelles. L'homme vraiment religieux, s'il est éclairé et sincère, connaît ses obligations et fait effort pour les observer partout et toujours. Il sait qu'il ne doit pas y avoir de contradiction entre ses croyances, ses paroles et ses actes. Il ne distingue ni temps, ni lieux, ni circonstances pour accomplir son devoir ; il organise sa vie sur un autre plan, d'après un autre point de départ, sur une autre règle, vers un autre but que l'homme sans religion.

Il peut commettre des fautes, puisque tout homme est sujet à des défaillances ; mais s'il vient à faiblir, il voit sa faute, il la déplore, il se hâte de rentrer dans le droit chemin et d'en demander pardon à Dieu. Il n'est vraiment religieux qu'à ce

prix ; et, soit qu'il se préserve des atteintes du mal, soit que, tombé, il se relève, c'est à la religion qu'il le doit, à ses dogmes et à ses secours.

La vertu de la Religion n'est pas épuisée ; ce qu'elle a produit au cours des âges passés, elle continue de le produire de nos jours, quoique d'une manière moins éclatante qu'aux premiers siècles. La sève divine qu'elle porte avec elle n'a rien perdu de sa vigueur et de sa fécondité. Combien il se cache de vrais chrétiens dans l'humble mansarde de l'ouvrier, dans la modeste habitation de l'homme des champs, dans le réduit du pauvre ! Que de saintes âmes ignorées se révéleront au dernier jour du monde !

Et je ne parle pas des âmes qui peuplent les cloîtres, les maisons religieuses, les asiles de l'humanité souffrante. C'est là que la vertu a son plein épanouissement ; c'est la terre des âmes vraiment nobles.

Efforçons-nous, m. f., d'acquérir et de cultiver en nous la vertu du vrai chrétien : c'est le sens et le but de la vie humaine. Dans la ressemblance avec Dieu par la vertu réside toute la grandeur de l'homme ; elle n'est pas ailleurs. Jésus comparait le ciel à une cité bâtie sur une montagne ; pour y arriver, il faut monter, monter encore, monter toujours. Notre vie doit être une ascension continuelle vers Dieu. Chaque vertu est un rayon qui vient s'ajouter à la couronne de notre éternité, chaque bonne œuvre est une pierre que nous apportons à l'édifice de notre grandeur future.

Ainsi le règne de la grâce prépare le règne de la gloire. Les hommes ont beau le contrarier par leurs entreprises et leurs attaques : leur influence passe, l'action des saints demeure. Dieu fait son œuvre, l'Eglise poursuit sa mission, les âmes se sanctifient, le livre des élus se remplit d'heure en heure, les destinées éternelles de l'humanité s'achèvent. Ainsi soit-il.

IV

PRIVILÈGES DU CHRÉTIEN : RICHESSE ET FORCE

Mes frères,

Un saint, vous ai-je dit, est un chrétien accompli qui comprend toutes les grandeurs de ce nom, qui en recueille tous les privilèges, qui en remplit tous les devoirs.

Je vous ai montré les grandeurs du chrétien. Elles consistent dans une triple noblesse : la noblesse de l'origine, la noblesse du savoir, la noblesse de la vertu. J'aborde aujourd'hui ses privilèges. On ne sert pas Dieu vainement ; il se montre envers ses serviteurs libéral et généreux sans mesure. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, dit Notre-Seigneur, le reste vous sera donné par surcroît ; » c'est-à-dire : Servez-moi, je vous servirai à mon tour, je ne serai pas en retard avec vous. Et il tient parole.

Six privilèges principaux viennent au chrétien de la religion : la richesse, la force, la lumière, la sécurité, la gloire et le bonheur. Les deux premiers suffiront à notre entretien de ce soir.

I

Du chrétien il est vrai d'affirmer ce que disait S. Paul des premiers fidèles : « *Nihil habentes et omnia possidentes.* Ils n'ont rien et ils possèdent tout. » (II Cor., VI, 10).

Où est la vraie richesse ? Avant tout, c'est celle qu'on possède réellement. La fortune n'est pas vraiment à celui qui en est pourvu, elle lui échappe tôt ou tard et le laisse, après une période d'illusion, dans la réalité d'une misère inexprimable. Le chrétien, au contraire, a véritablement en propre les biens surnaturels que la religion lui offre ; ils sont siens ; nul ne peut les lui ravir. La vraie richesse, c'est celle que ne détruit pas la mort et qui n'échoue pas au tombeau. Or que reste-t-il au mondain à l'heure suprême, de tous ses biens péniblement acquis et conservés avec non moins de peine ? Les richesses du chrétien sont de celles qui sont à l'abri de toute déprédation et que la mort même consacre à jamais. La vraie richesse, c'est celle qui est aussi grande que le cœur qui la désire, que les besoins qu'elle doit satisfaire. L'homme, j'en conviens, ne limite pas ses ambitions pécuniaires, parce que la fortune, loin de rassasier ses appétits, ne fait que les aiguiser ; mais l'insatiabilité du chrétien ne procède que de l'élargissement de son cœur, par suite de la satisfaction qu'il éprouve à acquérir les biens éternels. La vraie richesse, c'est celle qui renferme en elle toutes les jouissances, celle qui ouvre à l'homme l'enceinte réservée de l'éternel bonheur. Et seule la richesse du chrétien offre ces avantages, renferme cette espérance.

La richesse du chrétien, vous ai-je dit déjà, c'est celle même de l'Eglise. « *Omnia vestra sunt.* Tout est vôtre, » est-ce le cas de répéter avec l'Apôtre. A nous les sacrements et leur divine efficacité ; à nous l'Evangile et la parole de Dieu ; à nous Jésus avec le prix de son sang et la plénitude de ses mérites, avec sa grâce et sa gloire ; à nous l'Eglise avec les trésors de son passé, les ressources de son présent, les promesses de son avenir.

Oui, tout est nôtre, parce que nous sommes chrétiens, parce que le chrétien est à l'Eglise, que l'Eglise est au Christ et que Dieu a tout donné à son Christ, que le Christ a tout donné à son Eglise et l'Eglise à ses enfants. Aussi bien, le P. Faber a pu donner à un chapitre d'un de ses livres de mystique ce titre : *Les richesses de notre pauvreté ;* chapitre où il nous montre Notre Seigneur couvrant de sa gloire notre dénuement et suppléant par ses mérites à notre indigence. Cette pensée n'est d'ailleurs que l'expression de l'enseignement de l'Apôtre : « Vous avez été enrichis de toutes choses dans le Christ, nous dit-il ; maintenant vous voilà saturés et comblés, car pour nous le Christ s'est fait pauvre, alors qu'il était riche, afin que nous fussions riches par sa pauvreté. » (II Cor., VIII, 8 9).

Quelle fortune, m. f. ! Ah ! au milieu de ce positivisme qui s'est emparé de nous, sans que nous nous en doutions, et de cette fièvre qui nous emporte vers les faux biens de ce monde, nous ne comprenons que faiblement ces choses, nous n'avons plus le sens du divin qu'avaient nos pères, et volontiers nous disons avec les mondains et les incroyants : « A quoi bon ? Que nous importe ? Quel avantage en retirons-nous ? » Mais n'ai-je pas pour mission, pendant cette neuvaine, d'aviver la foi dans vos âmes et de vous montrer les vraies réalités au lieu des illusions de la terre ? Mon devoir n'est-il pas de dissiper les erreurs qui se sont faites en nos esprits et de mettre bien en lumière la vérité ? Or il faut bien que ce soit là la véritable richesse, pour que l'on doive à sa conservation tout sacrifier, même sa vie, et que les saints aient tout abandonné afin de l'acquérir ou de la garder, pour que l'âme de la France se soit, depuis plusieurs années, levée frémissante, dans la personne des pères et des mères chrétiens, afin de ne pas en laisser perdre le trésor à leurs enfants.

A leur exemple, honorons-nous donc de cette richesse qui nous vient du christianisme, et mettons au-dessus de tout les biens qui la composent.

II

La seconde et merveilleuse prérogative des enfants de Dieu, c'est la force.

La foi, l'incrédulité elle-même le reconnaît, est pour qui la possède une grande force. Voici une créature, faible et inconstante par nature, la voici assaillie furieusement au dehors par de nombreux ennemis, sollicitée au dedans par sa propre concupiscence, asservie sous le poids de ses sens, entraînée dans les courants des passions : elle résiste, elle tient tête à tous ses adversaires, elle les repousse, les refoule, les tient en respect.

Si les ennemis du dehors, isolés ou conjurés, sont redoutables, la lutte la plus héroïque est celle qui se fait au dedans contre les oppositions de la mauvaise nature.

Quelle tyrannie est plus violente que celle des sens ? quels assauts plus terribles que ceux de la sensualité ? Et si l'on a échappé aux coups du démon du matin de la vie, a-t-on pu se soustraire aux traits brûlants du « démon de midi » ? N'y a-t-il pas aussi, à certains moments, l'effervescence de la colère qui porte parfois jusqu'aux pires excès et pousse à la vengeance ? Il est encore un autre genre de combat qui nécessite peut-être plus d'énergie : celui que livrent l'orgueil, l'ambition, le *moi*. De qui cette fascination n'est-elle pas plus ou moins l'histoire ?

De toutes les facultés de l'âme, celle de qui devrait, ce semble, venir le plus de résistance, je veux dire la volonté, est, au contraire, la plus faible dans l'ordre moral. Elle a dompté le monde physique, comme en se jouant. Il n'y a qu'une conquête que l'homme n'ait pu faire, c'est celle de son âme et de ses instincts dépravés. Notre volonté, en face du bien et du mal, chancelle, hésite et trop souvent sacrifie le bien au mal, la vertu au vice.

Où la volonté humaine trouvera-t-elle un secours ? Car nous n'en pouvons douter : la Sainte Ecriture et l'expérience nous l'affirment, le cœur humain est prompt au mal, dès l'adolescence. Il y a bien les grandes idées du devoir, de la justice, de l'honneur, de la vertu ; mais si par elles-mêmes elles soulèvent et entraînent la volonté, ce ne saurait être pour longtemps : leur force naturelle d'impulsion ou de répulsion est vite épuisée ; la volonté retombe bientôt sur elle-même, tout aussi débile. Il faut la force même du Christ. Sans moi, a-t-il dit, vous ne pouvez rien faire, et ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

La force du Christ a trois sources : la prière, les sacrements, les vérités de la foi.

La prière d'abord. N'est-ce pas elle qui, après avoir triomphé des résistances apparentes de Dieu, le met à notre disposition, le tient à notre service, l'oblige en quelque sorte à nous porter secours, à nous prêter main forte ? Puis la prière est la fréquentation de Dieu, la conversation avec Dieu. Or qui fréquente l'Infini, converse avec l'Infini, emprunte quelque chose de l'Infini. La prière a été justement comparée à cette fonction du corps humain que l'on appelle la respiration. Celle-ci se décompose en exhalation et en inhalation. Par l'exhalation, nous rejetons de notre organisme l'air qui s'est vicié en nous au contact de tant d'éléments étrangers ; par l'inhalation, nous aspirons l'air pur qui nous entoure. Il en est de même de la prière. Nous rejetons d'abord de notre cœur les éléments de mort, je veux dire de vice, de corruption, d'incrédulité, de péché qu'il renferme, et nous aspirons quelque chose de la sainteté, de la justice, de la bonté, de la charité, de la miséricorde qui sont en Dieu. Et par là-même nous délivrons notre âme de ce qui était sa faiblesse et nous lui permettons de s'assimiler le tonique divin qui le fortifie.

A la force de la prière, Jésus-Christ a ajouté la force des sacrements. Il nous a dit : « Je suis la vigne (le cep de vigne), vous êtes les branches ; le sarment n'a de sève qu'autant qu'il reste attaché au cep. » Et afin de nous faire produire des fruits, il fait circuler en nous sa sève, sa vie par le moyen des sacrements dont il en a fait les canaux.

Enfin il y a, comme soutien de la volonté, les vérités de la foi. Il n'est pas au monde de force morale qui soit au-dessus de celle-là ; c'est un levier irrésistible et Notre Seigneur lui-même nous atteste qu'il serait capable de transporter les montagnes : « la victoire qui triomphe du monde, c'est la foi. » — « Croyez en moi et ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » On croit, donc on ne craint rien ; on croit, donc on peut tout, *omnia possibilia sunt credenti*. On n'a pas seulement par elle réponse à toute question, on a motif à toute action. C'est le rocher sur lequel on bâtit ;

c'est aussi le roc contre lequel tout se brise : tentations, tribulations, revers. L'Apôtre appelle la foi un bouclier contre lequel s'émoussent les traits de nos adversaires. C'est elle qui a fait et qui continue de faire les héros, les saints, les martyrs.

Si vous voulez vous rendre compte des prodiges de vertu que cette force morale a opérés dans le monde, jetez un coup d'œil sur l'histoire. L'orgueil et le sensualisme ont été foulés aux pieds par des milliers de héros. Les voyez-vous, nos martyrs des premiers âges, courir au-devant des fauves et des tortures ? Irénée, Polycarpe, Blandine, Cécile, Agnès, tous les âges et tous les sexes rivalisent d'intrépidité. Qui donc les inspire ? Qui donc met sur leurs lèvres leurs intrépides déclarations ? La foi : *Credidi, propter quod locutus sum.* Faut-il, comme Augustin, briser les chaînes d'un long et honteux esclavage ? Faut-il, comme S. Bernard, abandonner sa famille et sa fortune, pour se livrer à vingt-deux ans à toutes les rigueurs du cloître ? Faut-il, comme S. Louis, déposer la majesté du trône pour rendre la justice aux pauvres, soigner les aveugles, ensevelir les pestiférés ? Faut-il, comme S. François Xavier, renoncer aux promesses de l'ambition et de la gloire, pour courir au bout du monde, porter l'Evangile et trouver la mort ? La volonté humaine, appuyée sur Jésus-Christ ou sur la foi, opèrera toutes ces grandes choses.

Que dis-je ? les opèrera ? Mais elle les opère encore, et tous les jours. Tous les jours ces miracles de force morale se renouvellent. Tous les jours l'orgueil de l'esprit s'incline dans la personne des savants et des génies chrétiens devant les impénétrables profondeurs de la création et de la révélation. Tous les jours l'orgueil de la naissance est foulé aux pieds par des âmes qui embrassent amoureusement la pauvreté volontaire. Tous les jours l'orgueil de la fortune acquise est échangé contre la robe de bure et le dévouement ignoré, dans les orphelinats, les refuges, les hôpitaux. Tous les jours aussi le sensualisme se voit opposer des milliers d'âmes qui renoncent au monde pour se livrer aux austérités de la pénitence et mettre leur vertu à l'abri des cloîtres, tandis que d'autres, même à ce contact impur, s'épanouissent, comme des lis immaculés, sous le regard de Dieu.

Voilà ce dont est capable l'âme chrétienne avec le secours de la grâce.

Richesse et force, telles sont donc les deux premières prérogatives du chrétien, de l'enfant de Dieu.

Usons de la première, puisque Dieu nous l'a donnée à cette fin : ce serait lui faire injure que de ne pas mettre à profit tant de trésors. Servons-nous de la seconde dans toutes les circonstances difficiles de la vie : victoires sur nos mauvais penchants, résistance aux tentations, résignation dans l'épreuve, accomplissement du devoir journalier. Que l'une et l'autre nous aident à acquérir un jour les biens éternels. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXIX

LA FEMME ADULTÈRE ET LA SAMARITAINE

Que l'on veuille bien nous permettre de joindre dans une même étude deux femmes sur qui la miséricorde du Seigneur éclata à des époques un peu différentes, mais dont la situation délicate n'exige pas de trop minutieux développements, tandis que leur histoire comporte une même leçon de justice et de bonté.

I

Relatons d'abord l'histoire que S. Jean narre avec le moins de détails, avant d'en venir à la plus touchante, qui fut pourtant antérieure.

Jésus se trouvait à Jérusalem et, comme cela lui plaisait souvent, il s'était rendu au Mont des Oliviers pour y passer la nuit dans la solitude, la contemplation et la prière. Dès l'aube, il se rendit au Temple, non pas dans le sanctuaire proprement dit, mais dans un de ces parvis où les maîtres d'Israël aimaient à enseigner les foules. Comme sa célébrité était déjà fort grande, le peuple s'empressa autour de lui, afin d'entendre sa parole.

Il était en train d'instruire ses auditeurs des vérités de la foi, lorsqu'un certain tumulte se produisit dans l'assistance. Les scribes avaient cru trouver une bonne occasion pour le prendre en défaut et susciter un scandale. Ils avaient saisi en flagrant délit une femme coupable d'un grave manquement aux devoirs de son mariage. Au lieu de suivre la procédure normale, qui aurait certainement abouti à la condamnation de la malheureuse, ils jugèrent habile de la déférer au jugement du Messie, jugement purement privé d'ailleurs et qui ne pourrait amener par lui-même aucune sanction, puisque le Maître n'était pas revêtu d'une autorité légale.

Ils bousculèrent donc les auditeurs et, sans souci d'interrompre la prédication, ils amenèrent la pécheresse au milieu du cercle formé par la foule. Puis ils exposèrent le cas et demandèrent à Jésus comment il fallait le trancher, en s'appuyant sur le texte du Deutéronome qui prévoyait la lapidation.

La question était éminemment insidieuse. Si le Sauveur se prononçait pour l'application de la loi mosaïque, il se mettait en contradiction avec toute sa doctrine, basée sur l'indulgence et la douceur. S'il se refusait à une condamnation capitale, il violait ouvertement la Loi, ce qui l'aurait discrédité aux yeux des israélites fidèles et aurait fourni matière à une grave accusation contre lui.

Notre-Seigneur ne voulut d'abord pas répondre. Penché sur le sol, il écrivait des mots sur le sable. Beaucoup d'exégètes ont pensé que ces mots rappelaient à ses hypocrites adversaires les péchés commis par eux-mêmes et que sa pénétration in-

time des consciences lui permettait de parfaitement connaître. Au bout d'un moment, il se releva et une sentence inouïe sortit de ses lèvres : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Il conciliait ainsi ce qui était apparu comme inconciliable à tout le monde. D'une part, le principe du châtiment était sauvegardé et satisfaction était ainsi donnée à la justice. Mais d'autre part l'exécution de la peine devenait pratiquement impossible et la miséricorde reprenait ses droits. Qui donc aurait osé, en effet, se délivrer à lui-même un présomptueux certificat d'innocence en inaugurant la lapidation, alors que chacun connaissait trop ses faiblesses intimes ou publiques, et que d'ailleurs il aurait été facile de lui opposer le texte célèbre de l'Ecriture selon lequel « le juste pèche sept fois par jour » ?

Le Rédempteur parut, pour un instant, se désintéresser de la question ainsi réglée. Il se courba à nouveau et recommença à écrire dans la poussière. Cependant, l'un après l'autre, les accusateurs de la coupable s'éclipsaient, le plus discrètement possible, à travers les rangs du public. Ils craignaient des révélations plus précises et plus humiliantes. Ce furent d'abord les plus anciens qui disparurent : ils sentaient bien que leur vie, plus longue, avait été aussi plus souillée de fautes. Leurs cadets les imitèrent de leur mieux.

Lorsqu'ils furent tous partis, Jésus demanda à la femme si personne ne l'avait condamnée. Sur sa réponse négative, il promulgua la véritable sentence, celle qui sortait de son cœur paternel. Il annonça que lui non plus, qui pourtant en avait le droit à tous points de vue, ne la condamnerait pas. Mais pour que sa clémence ne puisse être considérée comme un encouragement au mal, il ajouta une admonition qui enjoignait à la coupable de ne plus retomber dans le péché.

II

Une autre fois déjà, Notre-Seigneur avait donné les preuves de sa mansuétude en des circonstances quelque peu analogues [1]. Pour ne pas se livrer à la haine des pharisiens avant que son heure fût venue, il avait décidé de s'éloigner de la Judée pour revenir en Galilée, ce qui l'amenait à traverser la province de Samarie. Il s'arrêta dans cette dernière ville, que l'on appelait également Sichar et qui était bâtie à 1.500 mètres du lieu où se trouve actuellement Naplouse. Puis il reprit sa route, mais la fatigue — une fatigue providentiellement voulue — l'arrêta tout près de là, à côté du célèbre puits de Jacob. C'était vers le milieu de la journée.

Une femme des environs s'en vint à son tour au puits, en portant sur sa tête, selon l'habitude orientale, la cruche qu'elle voulait emplir d'eau. Jésus se trouvait seul et ses disciples ne devaient le rejoindre qu'un peu plus tard, car ils étaient occupés à acheter dans la ville les provisions nécessaires à la petite troupe. Il demanda à boire à la Samaritaine qui puisait au fond de la citerne profonde.

La femme ne cacha pas son étonnement. Elle avait reconnu, à l'accent ou à quelque détail de costume, la nationalité de son interlocuteur et n'ignorait pas que, depuis des siècles, une rancune farouche opposait les habitants de Jérusalem à ceux de Samarie. Cette rivalité, dont le Talmud et les écrits de Josèphe rapportent tant de preuves, remontait au temps de Zorobabel, lorsque les Samaritains avaient vainement offert aux Juifs de les aider à reconstruire le Temple. Depuis lors, il n'y avait aucune relation entre eux et ils évitaient mutuellement leur contact, que les uns et les autres considéraient comme impur.

On juge donc de la surprise de la femme, à cette demande si contraire à tous les usages les plus invétérés. Mais Jésus augmente encore sa stupéfaction en lui déclarant que si elle savait à qui elle avait affaire, ce serait elle plutôt qui implorerait de lui l'eau vive. Sur son désir, il lui expliqua qu'il ne s'agissait point d'un liquide matériel, qui désaltère un instant, mais ne peut suffire pour une vie. De plus en plus intriguée, la Samaritaine se hasarda à interroger plus à fond celui qu'elle considérait comme un adversaire de sa race. Elle entrevoyait la perspective de découvrir une source miraculeuse qui lui eût épargné la corvée monotone de revenir, plusieurs fois par jour, chercher de l'eau au puits de Jacob et rentrer chez elle avec une lourde charge. Dans la pensée du Christ, c'était de tout autre chose qu'il était question. Il voulait parler de cette fontaine spirituelle et inépuisable qui fait circuler la grâce dans nos âmes, comme le sang circule dans nos veines, afin de maintenir la sainteté et l'aptitude au salut éternel.

Comme la pauvre Samaritaine était incapable de comprendre d'emblée des doctrines aussi merveilleuses, Notre-Seigneur résolut de frapper un grand coup en se révélant à elle comme un de ces prophètes qui lisent dans le secret des cœurs. Il lui promit la révélation de son mystère, si elle appelait son mari pour l'entendre avec elle. C'était mettre le doigt sur une plaie intime, que le céleste médecin élargit pour mieux la guérir, en précisant que son auditrice avait eu cinq fois des aventures d'ordre matrimonial qui n'avaient pas accru sa réputation.

Confondue, la femme se jeta à ses pieds en reconnaissant son pouvoir surhumain. L'action de grâce se manifestait. Photine — car elle s'appelait ainsi — en usa aussitôt. Malgré les désordres de son existence, elle n'avait pas perdu la foi dans le Messie. Un doute, entre autres, la préoccupait : tandis que ses concitoyens n'accomplissaient leurs rites que sur la montagne de Garizim, elle savait que les Juifs avaient comme loi d'adorer le Seigneur dans le Temple de Jérusalem. Lesquels avaient

[1] Voir *Jésus et la Samaritaine*, par M. le chanoine G. Chevrot (vingt-cinq sermons prêchés à Paris dans l'église St-François Xavier), in-12 de 278 p., 12 f. ; Paris, Bloud et Gay, 1936.